

Le pas si lent de l'amour El paso tan lento del amor

Héctor Bianciotti
Traducción: Ernesto Schóo

8

Certaines choses qui ont captivé nos sens se développent dans le secret de l'âme, et l'intellect croit les saisir, de même que la personne entre veille et sommeil croit comprendre ce qu'elle a entendu. Il n'en est rien. Le temps passe. Un jour, des images se réveillent que la mémoire a entassées dans ses réserves, et la splendeur ou la frayeur dont elles nous ont frappé jadis, se couvrent de mystère. Nous voilà esclaves de celui-ci, qui nous fait sans cesse des signes, nous charme un instant et nous tourmente à souhait, nous privant de la volupté de connaître ce que fut la vérité du moment. Nous avons perdu le don de poser en paix la main sur la terre, de regarder un arbre ou les étoiles sans arrière-pensée.

Qu'ai-je vu d'emblée dans ce bloc de pierre que la patience et la hardiesse des ciseaux avaient rendu tout de souplesse au regard?

Le voile. Le voile de marbre. Le voile de marbre que l'on eût dit mouillé, Le voile de marbre plié, déplié, se résorbant dans les creux d'un corps captif, d'une subtilité de gaze sur la saillie des veines, si intimes, des membres ou du front; sur les ressauts du visage vaguement tourné, des genoux fléchis, des pieds à jamais sans sol qui semblent vouloir le tendre, l'étirer, provoquer son glissement, s'en défaire.

J'admirais avec délectation la maîtrise du sculpteur qui, ayant changé en transparence l'opacité de la matière, suscitait l'envie folle d'arracher ce voile qui jouait à masquer la nudité du Christ et ne faisait qu'un avec son corps. Nul artiste ne m'aura donné, jamais, en regard de la technique de Sanmartino dans son Christ de Naples, l'impression d'être allé au-delà du possible.

Dans le suaire fluide, le corps repose sur un matelas bordé qu'il creuse, ainsi que la tête creuse les deux coussins superposés. Ceux-ci –je regrette encore l'inconvenance du rapprochement– m'avaient rappelé les savants du *Gulliver* de Swift, qui se proposent d'attendrir le marbre pour en faire des oreillers.

Calme, comme lorsque le vent cesse et que rien ne bouge dans le verger. Absent absolument, exclu même du sommeil, dehors. Ses lèvres sont closes, elles n'ont plus aucune parole pour nous. Il a tout dit. Il a accompli son œuvre et Il n'est pas monté au Ciel. Il n'a plus de royaume, et loin d'occuper de sa présence divine l'univers, Le voici réduit à ce peu de monde mesuré à sa taille. Environné de silence. Mort. Il ne peut plus rien donner, même pas les douleurs qu'il a souffertes et nous a laissées en héritage pour que l'on prie le Père et, en leur nom, nous faire absoudre.

Rien que la persistance du marbre. Et pourtant, on sent l'omniprésence du corps, et dans ses bras la force et la douceur inemployées des étreintes; quelque chose de suave, d'onctueux,

8

Algunas cosas que cautivan nuestros sentidos se desarrollan en el secreto del alma, y el intelecto cree aprehenderlas, así como la persona entre la vigilia y el sueño cree comprender lo que ha oído. No hay nada de eso. El tiempo pasa. Un día se despiertan las imágenes almacenadas por la memoria en sus reservas, y el esplendor o el temor con el cual nos golpearon otrora se cubren de misterio. Hemos aquí esclavos de éste, que sin cesar nos envía señales, un instante nos fascina y al siguiente nos atormenta, privándonos de la voluptuosidad de conocer cuál fue la verdad del momento. Hemos perdido el don de posar la mano sobre la tierra, de mirar un árbol o las estrellas sin reservas.

¿Qué vi de golpe en ese bloque de piedra que la paciencia y la audacia del cincel habían de tal modo vuelto flexible a la mirada?

El velo. El velo de mármol. El velo de mármol, que se hubiera dicho humedecido, El velo de mármol plegado, desplegado, reabsorbiéndose en los huecos de un cuerpo cautivo, de una sutileza de gasa sobre el relieve de las más íntimas venas, de los miembros, de la frente; sobre los salientes del rostro vagamente girado, de las rodillas flexionadas, de los pies para siempre desprovistos de un apoyo y que parecen querer estirar el velo, provocar su deslizamiento, dejarlo caer.

Yo admiraba con delcete la maestría del escultor que, al convertir en transparencia la opacidad de la materia, suscitaba el impulso irresistible de arrancar ese velo que jugaba a enmascarar la desnudez del Cristo y que no era sino uno con su cuerpo. Ningún artista me habrá dado, jamás, frente a la técnica de Sanmartino en su Cristo de Nápoles, la impresión de haber ido más allá de lo posible.

Bajo el fluido sudario, el cuerpo reposa sobre un colchón recamado, en el que se hunde, así como la cabeza se hunde en los dos almohadones superpuestos. Los cuales –todavía lamento la inconveniencia de la aproximación– me recordaron a los sabios del *Gulliver* de Swift, que se proponían ablandar el mármol para hacer almohadas con él.

Calmo, como cuando el viento cesa y nada se mueve en el huerto. Ausente por completo, hasta del sueño mismo, afuera. Sus labios están cerrados, ya no tienen palabra alguna para nosotros. Ha dicho todo. Ha cumplido su obra y no ha subido al cielo. No hay más reino, y el universo está lejos de ocuparse de su presencia divina. He lo aquí reducido a ese poco de mundo adecuado a su dimensión. Rodeado de silencio. Muerto. Ya no puede dar nada, ni siquiera los dolores que El ha sufrido y que nos ha dejado en herencia para que oremos al Padre y, en nombre de ellos, nos hagamos absolver.

Nada más que la persistencia del mármol. Y, no obstante, se siente la omnipotencia del cuerpo y, en los brazos, la fuerza y la dulzura de los abrazos que no fueron dados; algo de suave, de

d'affectueux infiniment. On dirait que l'artiste L'a drapé de ce voile d'eau nacrée pour, tout entier, sans scrupules. Le caresser de son souffle.

Je pensai à mes années de séminaire, à l'apprentissage de la doctrine telle qu'elle me fut inculquée, m'atteignant pour toujours, car, malgré mon esprit e révolte, un sentiment de culpabilité que je n'aurai pas réussi à effacer, s'est fiché dans mon cerveau, coule dans mes veines: si je crois m'adonner avec plaisir au plaisir, je sens surtout que j'y succombe.

L'Église a la chair en horreur. La Résurrection, l'Ascension, le corps glorieux du Christ, l'Assomption de la Vierge? Qui, parmi les croyants, y songe?

Devant le Christ de Naples, je m'apercevais que même dans les occasions où l'on croit à ce que l'on imagine, je n'avais pensé et du Paraclet, avec son poids, ses membres, son visage, ses muscles, sa respiration, ses cheveux, sa voix, et la complexe machinerie des humeurs et du sang.

Seules les mystiques, les femmes mystiques, ces égarées du pur amour, ignorent l'obstacle entre leur chair et celle du dieu incarné. Elles L'ont vu, le Fils; elles L'ont entendu. Appellent-elles leur anéantissement dans le supplice, c'est dans l'espoir de plus vite atteindre à cet état de communion où la jouissance ridiculise la pensée; où le temps d'une extase, l'instant aura contenu l'infini. Certes, leur traversée de la divinité débouche souvent dans le néant de l'amour suprême envers Dieu: l'amour mort, qui ne désire ni cherche ni ne convoite rien: ni Le connaître, ni Le comprendre, ni En bénéficier.

J'en étais là de mes rêveries quand le souffle oppressé du comte d'Aquino se mua en ronflement. Et, tout à coup, jusqu'alors inaperçue, la main droite du Christ, embarrassée de plis, attira mon regard; le voile de marbre s'y enroulait comme au cœur d'un cauchemar le drap s'entortille autour du poignet. Je ressentais mon corps inerte, noué, incapable de fuir; je retrouvais les fièvres nocturnes de la petite enfance. Le démon de la nuit avait depuis longtemps oublié ces représentations d'enfermement que la main emprisonnée du gisant me ramenait. Ou, plutôt, il n'œuvrait plus pendant le sommeil: plus rusé, plus maléfique, il introduisait dans mes veilles des affres à la limite de la raison, mais, somme toute, raisonnables: l'asphyxie sans nulle voix dans le cercueil, la paralysie totale, la conscience en éveil.

Je gagnai la sortie et déposai mon modeste pourboire sur le bureau du noble gardien des lieux. Monsieur le comte le rafla sans tout à fait se réveiller.

untuoso, de infinitamente cariñoso. Se diría que el artista Lo envolvió en ese velo de agua nacarada para poder, íntegro, sin escrúpulos, acariciarlo con su aliento.

Pensé en mis años de seminario, en el aprendizaje de la doctrina tal como me fue inculcada, incrustada para siempre, pues, pese a mi espíritu de rebeldía, un sentimiento de culpa que no he podido borrar quedó fijo en mi cerebro, corre por mis venas: si creo entregarme con placer al placer, siento sobre todo que sucumbo a él.

La Iglesia tiene horror de la carne. ¿La Resurrección, la Ascención, el cuerpo glorioso de Cristo, la Asunción de la Virgen? ¿Quién piensa en eso, entre todos los creyentes?

Frente al Cristo de Nápoles advertí que aun en las oportunidades en que se cree en lo que se imagina, yo no había pensado en el cuerpo del Hijo del Hombre en compañía del Padre y del Paráclito, con su peso, sus miembros, su rostro, sus músculos, su respiración, sus cabellos, su voz, y la compleja maquinaria de los humores y de la sangre.

Tan sólo los místicos, las mujeres místicas, esas ofuscadas del amor puro, ignoran el obstáculo entre su carne y la del Dios encarnado. Ellas Lo han visto, al Hijo; ellas Lo han oído. Si ellas reclaman su propia aniquilación en el suplicio, es con la esperanza de llegar pronto a ese estado de comunión cuyo goce pone en ridículo al pensamiento; cuando, en la duración de un éxtasis, el instante habrá contenido al infinito. Es verdad, su búsqueda de la divinidad desemboca a menudo en la nada del amor supremo a Dios: el amor muerto, que no desea, ni busca, ni anhela nada: ni conocerLo, ni comprenderLo, ni beneficiarse de El.

Estaba en ese punto de mis ensueños cuando la respiración dificultosa del conde de Aquino se transformó en ronquido. Y, de golpe, inadvertida hasta entonces, la mano derecha del Cristo, atascada de pliegues, atrajo mi mirada: el velo de mármol se enroscaba allí como en una pesadilla la sábana se ciñe a la muñeca, oprimiéndola. Volví a sentir mi cuerpo inerte, anudado, incapaz de huir; reencontré las fiebres nocturnas de la primera infancia. El demonio de la noche había olvidado tiempo ha estas representaciones de encierro, que la mano apresada del yacente me trajo a la memoria. O, más bien, no operaba durante el sueño: más astuto, más maligno, introducía en mis vigiliat temores en el límite de la razón pero, al fin de cuentas, razonables: la asfixia sin voz, la parálisis total, la conciencia despierta en el ataúd.

Me dirigí a la salida y deposité mi modesta contribución sobre la mesa del noble guardián de la capilla. El señor conde la aferró sin despertarse del todo.

CAMBRIDGE PROFESSIONAL LINGUISTS

Professional Training Courses for Linguists in Cambridge

English, French, German, Italian, Spanish, Portuguese

- Training for professionals, students and beginners
- Simultaneous and consecutive interpreting • Technical and literary translation
- Training for the post-graduate Diploma in Translation of the Institute of linguists by distance learning
- Intensive specialisation courses in law and finance
- Group Courses in January, July, August, September • Tailor-made courses throughout the Year

For further information in Argentina contact:
Elizabeth Berti, Castelways Consultancy, tel: (01) 794-5333; fax: (01) 799-4183